

Chapitre 1

Ce mardi aurait pu ressembler à beaucoup d'autres, mais pour Simon Segré, ce 2 juillet était synonyme de vacances. Cela faisait trois ans qu'il ne s'était pas accordé de pause, tant les affaires s'étaient succédé. Sans doute le prix de la liberté. Impatient, il avait attendu cette semaine, comme un appelé du contingent, en son temps, rêvait à sa première permission. Elle avait débuté on ne peut mieux sous les poutres séculaires du château du Clos Vougeot. Invité par un ami à un dîner de gala parrainé par la confrérie des Chevaliers du Tastevin, il avait dégusté les meilleurs crus.

Bien qu'il n'ait pas été dans ses habitudes d'abuser, il ressentit dès le réveil les stigmates de cette soirée qui s'était prolongée fort tard. Il consulta sa montre et constata, chagriné, qu'il n'était que 6 h 30 du matin. En maugréant, il remonta les draps sur son visage afin d'atténuer la clarté perçant à travers les interstices des rideaux. Trente minutes plus tard, il dut se rendre à l'évidence, le sommeil l'avait abandonné.

En gagnant d'un pas lourd la salle où étaient servis les petits déjeuners, il regretta d'avoir réservé une chambre d'hôtes. Non pas que l'accueil et le confort laissent à désirer, mais cette formule d'hébergement demandait au client un minimum d'échanges avec les propriétaires. Et là, il n'avait ni l'envie ni la force de dialoguer avec la maîtresse des lieux. Quitte à passer pour ce qu'il n'était pas, un homme taciturne et bougon, il resta silencieux pendant la demi-heure passée autour de la table, ne répondant que par quelques murmures

inaudibles aux questions de la sexagénaire. Après trois tasses de café et une part de gâteau fait maison, il retrouva sa chambre et se laissa tomber sur le lit. À cet instant, il pensa que la journée allait être fort longue...

En fin de matinée, il quitta la Côte d'Or et prit la direction de Lantignié, dans le Rhône, pour rejoindre le domaine de Thulon, propriété de Laurent, un ami viticulteur. Cinq ans que ce dernier attendait sa visite. De promesses en annulations, il allait enfin pouvoir célébrer une amitié vieille de quinze ans. Le viticulteur se l'était promis, l'accueil allait être à la hauteur de l'attente. Simon n'ignorait rien du programme qui l'attendait et cette perspective, vu son état de fatigue, ne l'enchantait guère. Alors que les monts du Beaujolais s'offraient à sa vue, la pensée de déguster un verre de Chiroubles ou de Morgon lui souleva le cœur. Bien que le soleil ne soit pas à son zénith et malgré la présence de la climatisation, Segré se sentit agressé par cette chaleur aussi soudaine qu'inattendue. Un chemin caillouteux et ombragé se présenta sur sa droite. Il y pénétra puis parcourut encore une centaine de mètres avant de couper le moteur. Longeant des vignes sur un côté, l'allée suivait un long mur dont la courbe se perdait dans un virage serré. Dominant cette clôture en moellons, de grands arbres laissaient dépasser leurs ramures feuillues comme cherchant à s'évader de cette enceinte. Simon ouvrit sa portière et fit quelques pas avant de s'installer sur le siège passager et de basculer le dossier en position couchette.

Un bruit de moteur, suivi d'un coup de klaxon, sortit Segré de sa sieste. Somnolant, il ouvrit les yeux et aperçut la masse sombre et imposante d'un tracteur lui faisant face. Son conducteur, inquiet, était descendu de sa cabine.

La cinquantaine, une casquette en toile enfoncée jusqu'aux oreilles, l'homme observa Simon qui s'étirait sur son siège.

— Vous m'avez fait peur, j'ai cru que vous aviez fait un malaise.

— Rien de grave, rassurez-vous, lui dit-il, en se frottant énergiquement le visage, juste un gros coup de fatigue.

Il y eut une rapide poignée de main, quelques mots échangés puis Segré dégagea le passage pour que l'engin agricole poursuive sa route. Cette petite sieste avait été salvatrice. Sans être en grande forme, il avait retrouvé suffisamment d'allant pour rallier le domaine d'une seule traite.

Il était 15 heures 30 quand il entra dans la cour de l'ancienne métairie du château. À peine avait-il posé pied à terre que Laurent apparut à la porte du chai.

— Je pensais que tu allais arriver plus tôt, lui fit-il remarquer, en venant à sa rencontre.

— J'ai emprunté les chemins de traverse, pour une fois que je ne suis pas obligé d'emprunter l'autoroute.

Il alla à son coffre, sortit son sac de voyage puis se dirigea vers la maison.

— Ta chambre est prête si tu souhaites te reposer ou te rafraîchir, tu pourras me rejoindre au chai, ensuite.

— Merci de m'accueillir, il y a si longtemps que j'attendais ce moment...

— Comme quoi tout arrive ! lui répondit Laurent dans un large sourire, c'est comme pour nos vins, la patience est toujours récompensée.

Les deux hommes pénétrèrent dans la maison puis gagnèrent le dernier étage. La pièce où Simon allait séjourner donnait sur le parc. De sa fenêtre, il pouvait admirer un magnifique jardin à l'anglaise. Chaque îlot de verdure avait été soigneusement pensé et formait un ensemble harmonieux. Au centre, s'épanouissait un tilleul sous lequel étaient disposées quatre chaises longues en toile écrue. Une fois seul, il gagna la salle de bains pour se glisser sous une douche revigorante. Les gouttes d'eau ruisselaient encore sur son corps lorsque son téléphone sonna. Il consulta le numéro qui s'affichait. Celui-ci lui étant inconnu, il ne répondit pas à l'appel de son correspondant. Une minute plus tard, la sonnerie reprit. Il hésita, puis finit par prendre l'appel avant que la communication ne bascule sur sa boîte vocale.

— Vous êtes bien monsieur Segré ? Simon Segré ?

Surpris, il répondit par un « oui » qui sonnait comme une interrogation.

— Capitaine Mallory, gendarmerie de Questembert. Nous souhaiterions vous entendre dans une affaire vous concernant.

Simon marqua son étonnement par un silence prolongé.

— Vous êtes toujours en ligne ? demanda le gendarme, d'une voix posée.

— Oui, oui... finit-il par répondre, mais j'avoue ne pas comprendre la raison de votre appel. Vous êtes sûr qu'il ne s'agit pas d'un homonyme ?

— Aucun doute possible ! répliqua le gradé.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— J'ai votre carte de visite signée de votre main sous les yeux ! Je peux vous la décrire si vous le souhaitez.

— Inutile ! Je préférerais savoir comment ce document a fini entre vos mains.

— Vous le saurez en temps utile. Sachez qu'il est en lien avec une certaine Mireille Aubin, je suppose que ce nom ne vous est pas étranger ? Je vous attends demain matin sans faute à la brigade.

— Vous l'ignorez, mais je me trouve à plus de 700 kilomètres de Questembert et je n'imagine pas prendre la route dans les heures qui viennent.

— À votre guise ! Mais sachez qu'il est dans votre intérêt d'éclaircir certains points au plus vite. Un refus de votre part m'obligerait à vous adresser une convocation officielle à laquelle vous ne pourriez vous soustraire.

Segré poussa un profond soupir où se mêlaient agacement et impuissance.

— À demain... lâcha-t-il irrité, avant de couper la communication d'un doigt rageur.

Face à ses interrogations, une seule réponse lui vînt, ses vacances venaient de prendre fin...

Une fois habillé, il quitta la chambre et emprunta l'escalier pour gagner le rez-de-chaussée. À peine avait-il descendu quelques marches que Laurent vint à sa rencontre.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu pars ? s'étonna ce dernier, en le découvrant avec son sac de voyage. Il est arrivé quelque chose ?

Simon hocha la tête.

— Oui... Et il m'est difficile de te donner plus d'explications, étant moi-même dans la plus profonde perplexité.

— J'espère que ce n'est pas grave ?

— J'ai bien peur que si, mais je mentirais en t'en disant davantage. Je dois être demain matin dans le Morbihan. C'est à croire qu'un esprit malin aime à nous contrarier, soupira-t-il.

Le viticulteur esquissa un sourire qui masquait mal sa déception.

— La maison t'est toujours ouverte, tu le sais...

Segré quitta le domaine à 17 heures avec un goût amer, de cette amertume qui vous noue la gorge et dont on ne peut se défaire les jours maussades. Les deux cents premiers kilomètres furent pénibles : il craignait que le trafic soit chargé, il ne s'était pas trompé. Entre le flot ininterrompu de poids lourds et les trop rares tronçons de dépassement, il dut puiser dans une patience qui s'étiolait au fil des kilomètres. Tout aurait été différent s'il ne lui avait pas fallu rallier Questembert en toute hâte.

« Et pour y faire quoi ? » répéta-t-il, à voix haute.

Quand l'autoroute se présenta enfin à lui, il s'y engagea avec une sensation de liberté. Tant que son état le lui permit, il poursuivit sa route sans arrêt. En juillet, les jours sont si longs que la lune se sent oubliée par l'obscurité. Il roula jusqu'à la nuit tombée puis pénétra sur une aire de repos. Une fois le contact coupé, il gagna la station-service, indifférent à l'effervescence qui régnait autour de lui. Dès l'entrée, il fut agressé par une lumière crue qui inondait l'espace. Il s'acheta un sandwich et un café qu'il consomma au comptoir avant de rejoindre le parking. Marchant entre bitume et plate-bande engazonnée, il atteignit l'aire de stationnement des poids lourds. La traversant, il aperçut des chauffeurs d'Europe de l'Est, palabrant à même le bitume, tout en faisant chauffer leur frichti sur un réchaud. Il continua jusqu'à une zone verdoyante d'où s'élevait un bosquet d'érables aux troncs rachitiques, puis s'appuya sur l'un d'eux. Face à lui, s'étendait une jachère fleurie qu'un haut grillage métallique transformait en un

puzzle coloré. Simon observa cette nature qu'un crépuscule naissant enveloppait de sa douce obscurité et s'assit dans l'herbe. De l'endroit où il se trouvait, il percevait à peine les bruits de la circulation. Il ferma les yeux et repensa aux événements de ces dernières heures qui avaient balayé d'un revers de mémoire le bien-être d'un repos tant attendu. Il avait suffi d'un appel téléphonique pour que ressurgissent des souvenirs qu'il pensait ensevelis. Inutile de se mentir, il n'avait rien oublié de cette période ni de cette histoire d'amour qui l'avait précipité dans une réalité, qui, un temps, l'avait dépassé.

Segré poussa un profond soupir comme pour évacuer une légère douleur qu'il sentait naître là, au cœur du plexus. Il se leva puis rejoignit sa Volvo d'un pas qui se voulait nonchalant, alors que l'idée de reprendre la route ne l'enthousiasmait guère. Dire que la circulation était fluide était un euphémisme vu le peu de trafic sur le réseau autoroutier à cette heure. Des villes de Tours, d'Angers et de Nantes, il ne vit que les périphériques noyés dans la lumière artificielle d'où émergeaient, au loin, en ombres chinoises, leurs centres-villes endormis.

À 1 heure 30 du matin, il quitta la voie rapide et bien qu'exténué, il poursuivit sa route. Il ne lui restait plus qu'une quinzaine de kilomètres à parcourir, lorsque sa vue se troubla soudainement. Il freina brutalement, en priant qu'aucun obstacle ne surgisse devant lui. Par chance, la route était déserte et il finit sa course entre la chaussée et un talus herbeux. Sortant de sa voiture, il constata que l'aile droite, ainsi que son rétroviseur, étaient légèrement endommagés. Alors qu'il s'agaçait en découvrant les dégâts, il aperçut avec stupeur un poteau électrique se dresser à moins de trois mètres de l'endroit où il s'était immobilisé. Il remercia Dieu, Mahomet et Vishnou de l'avoir épargné puis décida de trouver un endroit pour dormir. Un chemin de terre menant à un pré se présenta sur sa droite : il s'y engagea et coupa le moteur avant de positionner son siège en couchette.

C'est la lumière du jour qui le tira de sa somnolence. Éreinté par le trajet et son léger malaise, il se sentait comme abandonné par un corps qui refusait cet excès de fatigue. Il posa ses mains sur ses joues râpeuses qu'il frotta vigoureusement puis ouvrit sa portière. Dehors,

quelques nuages bourgeonnants semblaient égarés dans ce ciel bien trop bleu pour annoncer la pluie. Il fit quelques pas en s'étirant. À son passage, une bande de moineaux s'envola en piaillant. Cette atmosphère bucolique matinale appelait à la sérénité, c'est pourtant un autre sentiment qui l'animait : la crainte...

Si la nuit avait été trop courte pour lui porter conseil, les quelques heures de sommeil qu'il s'était accordées avaient été suffisantes pour répondre à la question qui le taraudait. Comment sa carte de visite s'était-elle retrouvée entre les mains des gendarmes ? À la seconde où la solution lui apparut, il se reprocha de ne pas y avoir pensé plus tôt. Surpris par l'appel du capitaine et sa teneur, il n'avait pas fait le rapprochement avec un courrier envoyé à l'occasion des vœux à Mireille Aubin, une femme qu'il avait connue adolescent et avec qui il avait renoué récemment, à sa demande. Il n'eut qu'à gratter le vernis de sa mémoire pour se remémorer ce jour de janvier où il griffonna à la va-vite sur une de ses cartes de visite les quelques mots convenus que chacun aime à lire. Sa crainte prit alors la forme d'un pressentiment. Sans attendre, il consulta le carnet d'adresses sur son téléphone : Mireille Aubin habitait à Kercohan, commune couverte par la zone gendarmerie de... Questembert.

Une fois à bord de sa voiture, il tapa les coordonnées du lieu dit sur le clavier de son GPS. Le temps que le résultat s'affiche sur l'écran, Simon avait enclenché la marche arrière. Une fois sa manœuvre effectuée, il retrouva l'asphalte et démarra en trombe. Arrivé à un carrefour, il bifurqua sur la gauche. Il avait parcouru une centaine de mètres lorsque le goudron laissa place à un revêtement inégal se perdant entre chênes et fougères. Roulant au pas, il aperçut au bord du chemin une boîte aux lettres fixée sur un piquet. Il stoppa et observa les alentours. Il n'eut pas longtemps à chercher : au bout d'une allée empierrée lui apparurent les contours d'une habitation. Il coupa son moteur et effectua les derniers mètres à pied. La maison était là, comme égarée dans cette forêt qui l'encerclait de toutes parts.

De plain-pied, la bâtisse aurait pu avoir du charme si une de ses façades n'avait pas été rongée par un lierre envahissant, courant sur

des volets clos. Idem pour le jardin laissé à l'abandon, qu'une nature sauvage avait grignoté mètre après mètre, pour n'en conserver que quelques vestiges. Simon s'approcha de la porte d'entrée et découvrit que des scellés posés par les gendarmes en interdisaient l'accès. Cette fois, le doute n'était plus permis.

Il contourna la maison et constata, en écartant les volets mis en tuile, qu'une porte-fenêtre semblait avoir été fracturée. Là encore, un cachet de cire rouge frappé du sceau de la justice empêchait toute intrusion. Il poursuivit son inspection avec la ferme intention de pénétrer dans le pavillon. Arrivé à l'arrière du bâtiment, il remarqua, masqué par un massif d'hortensias, un soupirail fermé par une grille métallique rongée par la rouille. Il écarta le feuillage et donna un violent coup de talon sur le grillage qui céda dès le premier coup de boutoir. Il ne lui restait plus qu'à se glisser par l'ouverture, ce qu'il fit, non sans mal.

La pièce, plongée dans la pénombre et l'humidité, était un réduit où s'entassaient pêle-mêle des vêtements usagés couverts de poussière sur des étagères brinquebalantes. Il ouvrit la porte qui donnait sur un étroit couloir puis gagna le rez-de-chaussée en empruntant un escalier aux marches plaintives. Ses pas l'entraînèrent dans la cuisine. En y pénétrant, il rajeunit de trente ans. Si le lieu était différent, les meubles et leur disposition étaient identiques à ce qu'il avait connu adolescent. La table en formica faisait toujours face au buffet sur lequel étaient posées une corbeille à fruits et des boîtes de médicaments. Même les chaises avaient conservé le coussin aux motifs fleuris. Seul le frigo s'était vu doté d'un compartiment congélateur. En quittant la Charente-Maritime pour la Bretagne, Mireille avait reproduit son lieu de vie à l'identique. Idem pour la salle à manger avec son mobilier rustique au milieu duquel trônait un vaisselier orné de napperons. Simon promena son regard dans la pièce et constata que même le papier peint était similaire.

Un autre détail l'interpella, les photos. Il y en avait une vingtaine, posées sur les meubles ou fixées aux murs, toutes représentant la même jeune fille au fil de sa vie. Une vie qui s'était interrompue tragiquement le jour de ses vingt-trois ans au large du golfe du

Morbihan. En revoyant ce visage oblong aux yeux amande, Simon sentit son cœur s'emballer. Face à lui, s'affichait celle qu'il avait aimée, rêvée et pleurée, à chaque fin de vacances. Pendant trois ans, ils s'étaient retrouvés et perdus dans les bras l'un de l'autre. Ses premiers émois, ses premières lettres enflammées, sa première fois, c'était elle, Delphine... De cet amour, il gardait un souvenir douloureux, celui d'une mère omniprésente dont les plans s'étaient affichés au grand jour dès la deuxième année. Ce qui n'était qu'un amour de jeunesse avait pris, aux yeux de Mireille, l'apparence d'un futur pour sa fille. À l'entendre, sa seule enfant, son bébé comme elle l'appelait, avait trouvé là l'homme de sa vie. Lorsqu'il revint pour la troisième fois consécutive, accompagné de ses parents, pour des vacances au cœur du pays saintongeais, Simon dut faire la connaissance des oncles et cousins. Pris dans un tourbillon qu'il ne pouvait maîtriser, il trouva dans l'éloignement, la liberté d'un cœur pris en otage. Ses lettres se firent rares. Dans la dernière dont il conserva longtemps un double, il lui avouait ne plus l'aimer, ce qui était faux et mettait fin à leur relation. De ce mensonge, il garda une douloureuse cicatrice, qui le marqua d'autant plus que Delphine, à partir de ce moment, s'égara sur les chemins de la dépression. Seule la mère de Simon avait conservé des relations avec Mireille, un veuvage commun à quelques mois d'intervalles ayant renforcé leurs liens. C'est ainsi qu'il apprit, un jour de juillet, le décès de celle qui avait illuminé ses étés. Longtemps, Mireille lui en avait voulu, le rendant responsable de ce qu'elle pensait être un suicide. C'est donc avec surprise et émotion qu'il avait parcouru la longue lettre que cette dernière lui avait envoyée il y a un mois. Dans ce courrier, elle lui exprimait ses regrets, mais aussi l'intention de renouer avec lui en l'invitant à venir passer quelques jours chez elle. Debout, figé face à ces portraits, Segré laissa s'évacuer la douleur d'un passé qui le meurtrissait encore aujourd'hui, et qui, dans un présent qui lui échappait, venait de le rattraper. De cette réalité, il ne voyait qu'un épais brouillard dans lequel il naviguait à vue.

Une fois sa lucidité retrouvée, il poursuivit ses investigations. Son attention fut attirée par des taches brunâtres sur le carrelage. Qu'était-il arrivé dans cette maison ? Mireille avait-elle été agressée

et était-elle toujours en vie ? À toutes ces questions, sa visite à la gendarmerie allait peut-être apporter des réponses. Il quitta la pièce puis s'intéressa à la chambre à coucher. Le mobilier était composé d'un lit recouvert d'un plaid, d'une table de chevet et d'une armoire. Il jeta un rapide coup d'œil dans la penderie qui ne renfermait que des vêtements féminins puis au contenu des tiroirs. Il allait sortir lorsqu'il remarqua une clé posée sur une bible. À première vue, rien ne la distinguait de ses semblables si ce n'est sa forme allongée et fine. Muni de sa trouvaille, il passa en revue toutes les serrures de la maison sans trouver le verrou correspondant au sésame.

« La solution se trouve peut-être dans le jardin ? » se dit-il, en revoyant le garage, aperçu lors de son arrivée. Il emprunta le même chemin qu'à l'aller puis gagna l'extérieur. À peine avait-il pris pied sur les gravillons qu'une voix forte menaçante se fit entendre.

— Ne bougez pas ou je tire !

Il se retourna et découvrit un trentenaire habillé de beige et portant fièrement sur la poitrine un écusson tricolore. L'agent de l'ONCFS⁽¹⁾ s'approcha en le tenant en joue.

— Je peux savoir ce que vous faites ici ?

Simon lui aurait bien retourné la question, mais il n'en fit rien.

— J'ai profité d'un passage dans la région pour rendre visite à une amie, lui répondit-il sans conviction.

— Bien sûr ! répliqua le jeune homme, d'un air entendu. Et comme elle était absente, vous vous êtes introduit chez elle en pénétrant par effraction. Je vous suggère de rester tranquille, j'ai averti les gendarmes de votre présence et ces derniers ne devraient plus tarder.

— Je peux vous poser une question ?

— Je vous écoute...

— Comment se fait-il que vous interveniez sur une propriété privée ?

L'homme esquissa un léger sourire.

— Je constate que vous ignorez que nos compétences ont été élargies. De nombreux cambriolages ont eu lieu ces derniers mois

(1) Office national de la chasse et de la faune sauvage.

dans des maisons isolées. Suite à ces vols, il nous a été demandé d'être vigilants lors de nos tournées d'inspection et de prévenir les forces de l'ordre au moindre mouvement suspect.

— C'est bien ma veine... marmonna Simon, en attendant sagement l'arrivée des forces de l'ordre.

Un quart d'heure plus tard, le reflet bleu d'un gyrophare se reflétait sur la façade. Le temps d'échanger quelques mots et Segré se retrouva menotté, assis à l'arrière d'un Kangoo, sous la surveillance d'un réserviste. Un des trois gendarmes présents prit en charge sa berline et c'est en convoi qu'ils se rendirent à Questembert. À aucun moment, Simon n'avait pu s'exprimer, sa tentative d'explication s'étant soldée par un « Attendez d'être à la brigade. »

À son arrivée à la gendarmerie, il fut conduit dans un bureau. Alors qu'il restait sous bonne garde, les bracelets lui furent retirés. Il se massait les poignets lorsqu'un gradé pénétra dans la pièce. L'homme, petit, avait le cheveu rare et un regard bleu acier souligné par de fines lunettes.

— Capitaine Mallory. Je ne pensais pas devoir vous interroger en tant que suspect ! lui fit-il remarquer, avant de prendre place derrière un bureau encombré de dossiers.

Alors que Segré allait intervenir, le gendarme lui intima l'ordre de se taire d'un geste de la main.

— J'ignore quelles étaient vos motivations en pénétrant dans cette maison. J'espère pour vous qu'il n'était pas dans vos intentions d'entraver la bonne marche de la justice.

Le ton, calme et posé, tranchait avec le tapotement répété de ses doigts sur son sous-main. Le gradé reprit :

— Que savez-vous au juste de l'affaire qui nous occupe ?

Segré marqua son incompréhension par un haussement d'épaules.

— Il m'est difficile de vous répondre, les seuls éléments en ma possession sont ceux que vous m'avez fournis au téléphone et vous conviendrez qu'ils étaient minces...

— Hum, hum... acquiesça le capitaine, avant de poursuivre. Et malgré ces maigres indices, mes hommes vous arrêtent sur les lieux

du délit. Vous comprendrez mon étonnement et les questions qui s'y rattachent.

— Vous n'ignorez rien de ma profession ! Le propre d'un bon détective est de comprendre, qui plus est quand sa probité est mise à mal. J'ai repensé à cette carte de visite retrouvée au domicile de la victime et me suis souvenu l'avoir envoyée à l'occasion des vœux l'année dernière. Où l'avez-vous trouvée ?

Mallory eut un petit sourire ironique.

— N'inversez pas les rôles, monsieur Segré !

Il laissa passer un silence et reprit :

— La date d'envoi figurant sur la carte ainsi que le texte qui l'accompagne correspondent en effet à cette période, ce qui est un bon point pour vous. Il n'en demeure pas moins que nous ignorons toujours la raison pour laquelle ce bristol se trouvait près du téléphone.

— Sans doute souhaitait-elle me joindre ? avança Simon.

— C'est ce que nous avons pensé également, d'où la nécessité de vous entendre.

— Je comprends... Mais je n'ai reçu aucun appel, ni message de sa part.

— Depuis combien d'années connaissez-vous Mireille Aubin ?

— J'ai fait sa connaissance dans les années 80.

— Étiez-vous restés en contact ?

— Non ! Je ne l'avais jamais revue depuis cette date.

Alors que le capitaine semblait s'adoucir, son ton changea radicalement.

— Et après toutes ces années, elle aurait fait appel à vos services, s'étonna-t-il, cela ne vous a pas surpris ? À votre place, je l'aurais été. Quand êtes-vous arrivé à Kercohan ?

— Très tôt, ce matin...

— Où vous trouviez-vous au moment de mon appel ?

— À Lantigné, chez un ami viticulteur au Domaine de Thulon, vous pouvez vérifier.

— Nous le ferons, soyez-en sûr. J'imagine que vous avez emprunté l'autoroute ?

— Oui !

— Sans doute avez-vous conservé les preuves de votre passage aux péages ?

Agacé, Simon se leva et vida ses poches sur le bureau du gradé.

— Voici mon portable et les coordonnées de mon ami vigneron dans les monts du Beaujolais. Le badge télépéage se trouve à l'intérieur de mon véhicule dont voici les clés.

Nullement impressionné, Mallory demanda à Segré de se rasseoir, ce qu'il fit.

— Autre chose, reprit le gendarme, un de mes hommes m'a signalé que vous avez endommagé votre portière ainsi que le rétroviseur, comment est-ce arrivé ?

— La route m'avait épuisé, j'ai eu un léger étourdissement et j'ai fini ma course contre un talus. Puis, reprenant son calme : puis-je au moins savoir ce qui est arrivé à Mireille Aubin ?

— Vous l'apprendrez en temps voulu ! En attendant, vous allez profiter de la salle réservée à nos invités.

Le gradé décrocha son téléphone et demanda à un de ses hommes de le rejoindre. À peine avait-il raccroché qu'un gendarme entra dans la pièce.

— Beaumont ! Accompagnez monsieur dans ses appartements.

Le brigadier réprima un sourire puis demanda à Simon de le suivre. Alors qu'il allait lui passer les menottes, le capitaine rajouta :

— C'est inutile... nous ne lui ferons pas ce plaisir.

Abasourdi, Segré quitta le bureau sous bonne escorte. Deux minutes plus tard, le cliquetis d'une serrure sonnait la fin de la récréation. La pièce, avec son lino usé et ses murs à la peinture défraîchie, ressemblait plus à un bureau désaffecté qu'à une cellule. Seuls les barreaux à la fenêtre rappelaient la fonction des lieux aux occupants. Le mobilier, sommaire, se composait d'un lit métallique et d'un matelas protégé par une housse en plastique à l'odeur repoussante. Il s'approcha de la fenêtre dont le système d'ouverture avait été condamné et jeta un regard désabusé à l'extérieur. De hauts murs grisâtres et lézardés s'élevaient au-dessus d'une courette cimentée d'où s'échappaient, bravant les interdits, des touffes de pissenlits en fleurs. Simon vint

s'asseoir sur le bord du lit et se prit la tête à deux mains. Comment en était-il arrivé là et qu'était-il advenu de Mireille ? Cette question lancinante ne le quitta pas durant les trois heures qu'il passa enfermé, d'autant plus obsédante qu'il ne pouvait y répondre. Alors qu'il se morfondait dans sa cellule, il ignorait qu'au même instant, une femme venait de pénétrer dans le bureau de Mallory.

Gisèle Lambert portait avec allant ses soixante-quinze ans. En temps normal, son regard d'un bleu limpide pétillait d'une joie de vivre qui masquait les aléas d'un temps qui passait trop vite à son goût. Mais là, il semblait se perdre dans une tristesse infinie que quelques larmes venaient nourrir. Elle prit place sur une chaise, puis fixa, l'air absente, le mur qui lui faisait face.

Le capitaine lui adressa un sourire poli.

— Merci d'être restée à notre disposition. Je devine que ces dernières heures ont dû être pénibles et je vous promets de ne pas retarder davantage votre départ.

Gisèle acquiesça en silence.

— J'aimerais vous entendre une dernière fois sur les raisons qui ont motivé votre venue au domicile de Mireille Aubin. Vous m'avez déclaré lors de votre première audition que vous aviez appelé votre amie à votre arrivée à l'aéroport de Nantes, c'est bien exact ?

— Oui... Je rentrais de voyage et voulais profiter de l'opportunité, l'aéroport n'étant qu'à une heure de chez elle. La route me fatigue : à l'aller, je m'étais arrêtée à trois reprises entre Pons et Nantes.

— Vous avez rajouté qu'elle était étonnée par votre appel, et qu'elle semblait réticente à l'idée de vous recevoir ?

— En effet ! J'avais pensé qu'elle serait heureuse de me revoir, notre dernière rencontre remontant à quatre ans. C'est vrai qu'une fois la surprise passée, elle a longuement hésité avant d'accepter. J'ai trouvé cela étrange... Lors de notre dernière conversation téléphonique, elle m'avait dit être la bienvenue.